Florence Ben Sadoun

LA FAUSSE VEUVE

ROMAN

Extrait de la publication

DENOËL

La Fausse Veuve

Extrait de la publication

Florence Ben Sadoun

La Fausse Veuve

roman

DENOËL

Extrait de la publication

© *Éditions Denoël, 2008*

Extrait de la publication

Madame,
Le chagrin ça n'est pas grand-chose
Madame,
C'est du bonheur qui se repose
Alors
Il ne faut pas le réveiller.

LÉO FERRÉ

Extrait de la publication

à Gilles, définitivement.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Aujourd'hui, je suis plus vieille que toi alors que j'avais neuf ans de moins que vous. Si je compte en années depuis le jour de ta naissance, tu aurais 54 ans. Mon âge inversé alors que vous n'avez jamais eu 45 ans. Même si vous avez toujours eu l'air de les avoir, même à 35 ans, peut-être même à 25 ! Vous m'avez toujours donné l'impression d'avoir connu la guerre, traversé la Résistance et surtout vécu l'après-guerre, celle en noir et blanc, où vous auriez pu croiser, avec votre allure dégingandée, Miles au bras de Juliette dans les rues de Saint-Germain-des-Prés. D'ailleurs, c'est vrai que vous avez connu une guerre, la vôtre. Un combat entre vous et vous. Vrai que vous vous êtes retrouvé enfermé dans les tranchées et que vous avez essayé de toutes vos forces de résister. Mais vous avez définitivement été arrêté dans votre lutte. Tu as perdu contre un ennemi implacable et pernicieux. Votre propre corps.

Cela fait dix ans, et je me suis déclarée au chômage

Extrait de la publication

de mon travail de deuil. Un mot que je déteste, comme si on devait vivre l'après-mort de ceux qu'on aime dans les normes sacralisées du code du travail. Ce sont les autres qui décident quand le contrat à durée déterminée commence et surtout quand il finit. Si c'était contractuel, je serais en fin de droits depuis longtemps. Radiée. Heureusement, j'ai un autre boulot : je suis engagée dans le bonheur et cela me donne une nouvelle lucidité sur nous.

Tu es rangé quelque part. Je ne sais pas très bien où, mais en tout cas tu n'es plus posté sur mon épaule, à surveiller qui me touche, qui je touche. Planqué dans les circonvolutions de l'imparfait, bien au chaud, comme disent les enfants, tu ne fais plus de ravages dans mon présent, ni le jour ni la nuit, et d'ailleurs je ne te donne pas forcément de futur.

Mon avenir, mes demain appartiennent à quelqu'un d'autre. D'ailleurs vous auriez plutôt été un futur à conjuguer en hébreu, une temporalité qui n'existe pas dans cette langue où demain se conjugue à l'inaccompli. Comme nous.

Comme ta mort à rebondissements qui a pris plusieurs visages de l'inachèvement. Accidentel. Réel. Symbolique.

Vous êtes mort trois fois : le soir de l'accident vasculaire cérébral où ton corps s'est arrêté net, l'après-midi de ta mort où ta tête a suivi l'arrêt du cœur, et enfin

Extrait de la publication

cette fameuse nuit noire où votre esprit s'est dissous quand j'ai eu l'intime conviction que les mains de l'homme qui me caressait avaient tenu votre cerveau entre leurs paumes.

C'est quoi le coma ? Je l'ai appris au cinéma. Un corps nu et immobile envahi de tuyaux reliés à des machines. Autour, plein de gens qui s'affairent dans un calme qui rassure. Un décrochage, une parenthèse. *Koma*, c'est une virgule en allemand, une virgule dans le temps de vie des autres et dans la vôtre surtout. Vous êtes soudain là sans être là. Le temps se dilate étrangement autour de ce corps qui monte et qui descend, qui respire presque tout seul. Il s'installe, s'étire et se partage. Le temps avec toi est minuté par l'équipe soignante qui n'octroie qu'une heure par jour à deux personnes dans ton box. Comme un cheval. Et encore deux personnes récurées au savon bactéricide qui doivent enfiler une blouse, un bonnet et des chaussons bleus en papier tissé. Avec cette tenue ridicule, on ressemble plutôt à des spermatozoïdes sortis d'un film de Woody Allen.

Alors que je ne partage plus l'espace-temps avec toi,

Extrait de la publication

je garde l'envie que tu me voies belle quand tu ouvriras enfin les yeux. Un mardi après-midi quand je piétine dans la salle d'attente parce qu'une fille prétentieuse se croyant indispensable à ton chevet m'a volé mon temps et ma place devant ton corps offert nu, j'entends une femme qui vient remercier l'équipe soignante de l'avoir sauvée. Instantanément, je nous imagine dans deux mois revenir ici ensemble les bras chargés de cadeaux pour ces infirmières dévouées au sourire enveloppeur à qui je peux téléphoner les nuits sans sommeil pour avoir de tes nouvelles. Quelle que soit l'heure, comme dans les soins intensifs de nourrissons. Comme si elles avaient pu me dire : « Il dort bien, il a pris son biberon. » Ou : « Il vous appellera demain après son petit déjeuner. »

L'absence fracassante est si insupportable qu'on est sûr que Dieu ou qui tu veux va faire quelque chose. Alors en attendant, on parle de votre température, de perte de kilos, de ventilation, avec des gens qui nous étaient parfaitement inconnus hier et qui le redeviendront dès le jour de votre sortie de soins intensifs.

Des personnes bien intentionnées me demandent de faire ce que tu souhaiterais que je fasse si tu sortais du coma demain. Je suis prête à tout pour que tu te réveilles : pas d'histoires, m'effacer pour préserver ta relation avec ta Mercedes, ton ex-compagne, pour que tes enfants viennent voir leur papa dans le coma. On

Extrait de la publication

me demande de me rendre invisible. Et le pire, c'est que par amour ou par servitude pour toi, j'ai endossé ce rôle docilement et que je l'ai payé longtemps. Cher. Trop cher. J'ai l'impression de vivre sur la pointe des pieds. Pour le corps médical, elle redevient ta femme alors que vous ne vous êtes jamais mariés et que tu viens surtout de la quitter. Quitter pour moi. Elle sera pourtant leur unique interlocutrice. Je retourne dans l'ombre, à la place de la pute que les médecins m'assignent par leur mépris et leur silence, d'ailleurs j'embrasse des hommes à tour de langue. Sans le moindre désir. Sans la moindre émotion. Juste pour me sentir vivante. Pour vérifier que désir et plaisir faisaient corps avec ma vie d'avant, appartenaient à mon passé d'une façon irréméable.

Comme je me suis trompée.

Jusqu'à ce vendredi matin où Mercedes a pensé que le comportement étrange des médecins signifiait que ton coma avait assez duré et que tu serais sans doute débranché dans la journée. C'est là, au fond du couloir, loin de vous, qu'elle m'a dit, tout en me prenant dans ses bras, cette phrase affectueuse et acide qui m'a littéralement mise en état de choc : « Il t'a aimée, maintenant c'est fini. Il n'aurait jamais voulu être comme ça. Un légume. Et puis tu es jeune ! »

Mais qu'est-ce qui était fini ? Fini. Toi, tu étais fini. Finis, nous deux. Finie, la blague, elle redevenait ta

Extrait de la publication

femme. Tu ne l'avais plus quittée pour moi. Votre séparation était de fait annulée. Comateux, tu restais notre chose. Mort, tu lui appartiendrais pour toujours comme si je n'avais jamais existé. Il suffisait d'appuyer sur la touche « effacer » et je devais tout simplement disparaître après avoir regardé les infirmières couper l'électricité qui te relie à la vie. Les médecins en ont décidé autrement. Ce n'est pas comme dans les films, personne ne décide de la vie et de la mort des grands malades. Heureusement.

« Il fait dimanche. » Ces trois mots d'Émile Verhaeren, le poète que je récitais debout sur l'estrade, avec deux couettes tenues par un élastique cerise, dans une robe chasuble grise en jersey par-dessus un pull à col roulé vermillon, cent pour cent pur acrylique, quand j'étais en classe de huitième B, sont le raccourci le plus juste pour dire : le froid, le gris, la tristesse. Et l'angoisse de ce septième jour où je suis près de toi mais si loin de vous.

Il fait toujours froid le dimanche matin à huit heures dix. Je rejoins en courant et toujours sous un ciel bas, même en plein été, la gare du Nord, pour monter dans un train aussi lent qu'un ascenseur qui s'arrêterait à tous les étages. À midi moins dix, j'aurai juste le temps de prendre un autocar à la sortie de la gare ferroviaire d'Obligé, dans lequel je monterai comme si je reculais, avec un pas hésitant, en direction de l'hôpital de Vomi. Les marches sont hautes. Envie de faire demi-tour.

Déjà le mot car est vieux, et en plus celui-ci pue et roule avec un accent polonais en roulant les *r* sur chaque pavé. Et pourtant, c'est la France que je traverse, le regard des Français que je croise. Eux qui devinent où je vais et qui ne me regardent pas descendre la gorge plombée, le regard bas, marcher vite avec mes semelles de plomb dans l'unique rue commerçante morte de la ville, puis tourner à gauche devant la pharmacie où est gravé sur la façade le nom de la ville de naissance de ma grand-mère, ALGER. Que fait ce nom gorgé de soleil blanc dans cette rue grise paralysée par le silence ?

Pourquoi cette ardeur pour venir vous voir, vous mon amour, à jamais muet, immuablement immobile, vivant mort ? Il sera presque midi et demi quand j'arriverai tout à l'heure. Et ce ne sera pas l'heure de déjeuner. Je ne déjeune plus le dimanche depuis que vous êtes là-haut. Dans ce Nord, « qui, vous savez, n'est pas si loin de la banlieue parisienne », comme me l'a dit le médecin qui s'est acharné à vous sauver en vous réanimant jusqu'à ce que vie s'ensuive, gagnant ainsi ses galons de chef réanimateur. C'est lui qui m'a assommée en m'assénant cette phrase lapidaire : « Moi, mademoiselle, à sa place, je préférerais être mort ! »

Extrait de la publication

Je ne mets plus mes chaussettes blanches ni mes chaussures vernies à double barrette qui font des ampoules, celles du dimanche, justement. Celles que j'enfilais pour aller déjeuner, avec toute ma famille, chez ma grand-mère algéroise qui ne s'est jamais vraiment faite à la vie en France. Au froid, au gris, à la nourriture pas pareille et au manque de petites fatmas qui voletaient à son service. Elle qui leur ressemblait tant, maîtresse régnante sur sa cuisine, femme callipyge, si grosse et si belle avec son visage très fin et ses mains solides, le henné en moins. Elle qui se disait française avant tout, elle qui détestait les Arabes et qui, tout en égrenant la semoule à pleines mains, assénait à sa smala de petites filles des noms d'oiseaux qu'elle ne traduisait jamais.

C'était bien longtemps avant que je comprenne que j'étais juive comme elle. Juive berbère, ça sonne mieux que juive algérienne et en plus c'est vrai. J'imagine

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 12 juin 2008.
Dépôt légal : juin 2008.
Numéro d'imprimeur : 71178.

ISBN 978-2-207-26073-9/Imprimé en France.

160480

Extrait de la publication

La fausse veuve

Florence Ben Sadoun

Cette édition électronique du livre
La fausse veuve
de *Florence Ben Sadoun*
a été réalisée le 09/12/2009 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer le 12 juin 2008
(ISBN : 9782207260739)
Code Sodis : N38880 - ISBN : 9782207101001

Extrait de la publication